

Charles Gill

# TRADUCTIONS D'HORACE



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



Charles Gill (1871-1918) par Charles Dyonnet (vers 1900),  
Musée national des beaux arts du Québec

## À Leuconoë

(Ode XI, livre I)

Leuconoë, ne cherche pas à deviner  
Quelle fin les dieux ont bien pu nous destiner :  
Le savoir ne ferait le bonheur de personne ;  
N'interroge pas les calculs de Babylone.  
Oh ! qu'il serait préférable de s'incliner,  
Quoi qu'il arrive, soit que le ciel nous accorde  
De revoir plusieurs fois les neiges de l'hiver,  
Soit que celui qui maintenant brise la mer  
Tyrrhénienne sur le môle qui la borde,  
Ait été le dernier marqué par Jupiter.

Crois-moi, filtre tes vins ; que ton âme assagie  
Mesure ses espoirs au cours bref de la vie !...  
Tandis que nous parlions, le Temps jaloux a fui :  
Sans croire au lendemain, saisis-toi d'aujourd'hui.

## À Lollius

(Ode IX, livre IV)

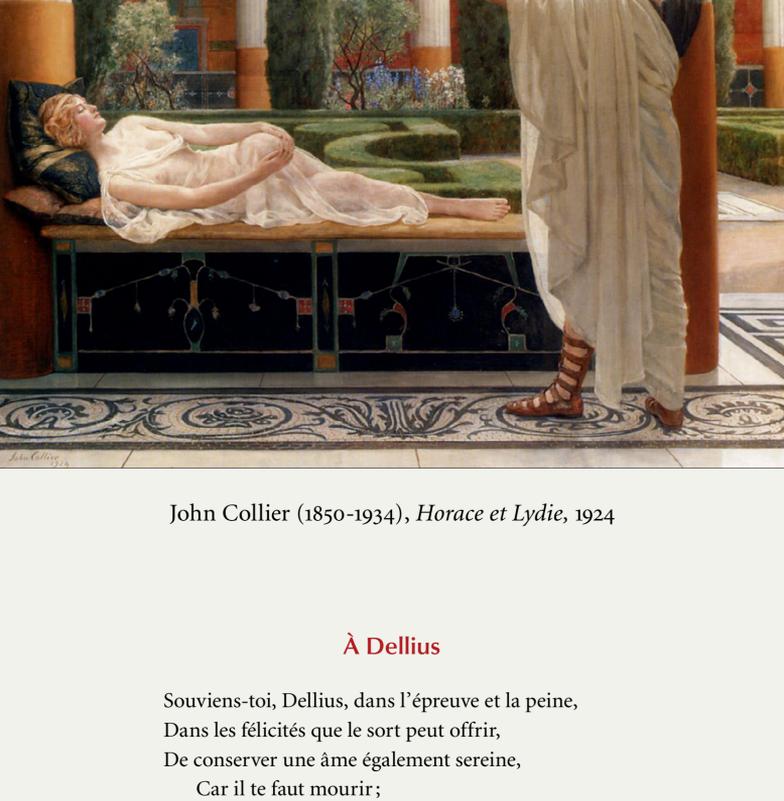
Modulés sur un rythme à nul autre emprunté,  
Mes chants retentiront dans la postérité ;  
L'Aufide l'a promis à mon heureuse aurore :  
Je suis né près des flots dont le fracas sonore,  
Dans le déclin des jours par la brise emporté,  
Des horizons lointains emplit l'immensité.

Pindare, Simonide, Alcée et Stésicore  
Ne sont pas oubliés, malgré qu'au premier rang,  
Homère, le plus vieux, soit aussi le plus grand ;  
Les vers d'Anacréon nous ravissent encore,  
Et Sapho vit toujours : le sillon pénétrant  
Qu'elle imprima jadis aux cordes de sa lyre,  
Fait vibrer en nos cœurs son amoureux délire.  
D'autres femmes qu'Hélène ont brûlé dans leur chair  
Éprise d'un amant pour sa riche parure,  
Pour sa nombreuse suite, ou pour sa chevelure.  
Plus d'un habile archer vécut avant Teucer.  
Le beau ciel d'Illion pleura plus d'un pillage,  
Avant que Deiphobe et le farouche Hector  
Fussent tombés blessés dans le sanglant décor,  
En voulant disputer au honteux esclavage  
Leur épouse pudique et leurs petits enfants.  
Autant que Sténéélus, autant qu'Idoménéus,  
Pour ses exploits guerriers plus d'une âme bien née  
D'un poète sacré mérita les accents,  
Car Mars faisait briller sa divine étincelle

Aux glaives des héros, avant Agamemnon ;  
Mais la Muse loin d'eux ayant ouvert son aile,  
Ils se sont engloutis dans la nuit éternelle,  
Oubliés pour toujours, sans regrets et sans nom.  
Le brave mort dont nul ne garde la mémoire,  
Diffère, hélas ! bien peu du lâche enseveli.  
Je ne souffrirai pas que l'enveloppe oubli  
Dérobe impunément tes vertus à la gloire ;  
Je ne manquerai pas de clamer dans mes vers  
Ton grand nom, Lollius, toi dont l'âme éclairée  
Plane sur les faveurs du sort et ses revers.

Tu vis indifférent à l'immonde curée  
De l'or qui corrompt tout, et tu sais châtier  
L'avarice et le vol. Juge bon et fidèle,  
À plus d'un consulat ta droiture t'appelle,

Toi qu'on vit repousser avec un front altier  
Les coupables et leurs cadeaux, toi qui préfères  
L'honneur à l'intérêt, toi qui, victorieux,  
Te redresses devant les factions grossières  
Voulant te résister. Des bienfaits que les dieux  
Ont daigné t'accorder tu profites en sage.  
Comme loin de l'argent tu cherches le bonheur,  
La dure pauvreté n'abat point ton courage.  
Plus que la pâle Mort craignant le déshonneur,  
Tu donnes cet exemple à mainte âme flétrie ;  
Mépriser les dangers pour servir la Patrie.



John Collier (1850-1934), *Horace et Lydie*, 1924

## À Dellius

Souviens-toi, Dellius, dans l'épreuve et la peine,  
Dans les félicités que le sort peut offrir,  
De conserver une âme également sereine,  
Car il te faut mourir ;

Soit que ton cœur, sans trêve ait languie de tristesse,  
Soit que, loin des tracassas, tu te sois réjoui,  
Buvant, couché sur l'herbe en des jours de liesse,  
Le Falerne vieilli.

À l'ombre hospitalière où frémit la ramure  
Du peuplier d'argent et du pin orgueilleux,  
Au boudoir de ce ruisseau fugitif qui murmure  
Dans son lit sinueux,

Ordonne d'apporter les parfums et l'amphore,  
Et du riant rosier les éphémères fleurs,  
Heureux vivant ! tandis que le permet encore  
Le noir fil des trois Sœurs.

Il faudra le quitter ton domaine splendide,  
Ta villa que le Tibre arrose de flots d'or  
Il faudra la quitter ! Un héritier avide  
Comptera ton trésor.

Qu'importe que tu sois issu de race infime  
Ou riche et descendant de l'antique Inachus,  
Ou bien sans autre toit que l'azur, ô victime  
De l'implacable Orcus !

Nous sommes tous poussés au même précipice ;  
Car, de l'urne sorti, notre destin mortel  
Nous jette tôt ou tard dans la barque qui glisse  
Vers l'exil éternel.

## À Sestius

(Ode IV, livre I)

Le Zéphir a chassé du ciel les noirs nuages ;  
On a remis à flot les carènes des pages :  
Le rigoureux hiver fait place au doux printemps.  
Déjà, le laboureur ne veille plus à l'âtre,  
Et le libre troupeau gambade autour du pâtre ;  
La blancheur du frimas n'attriste plus les champs.  
Sous le croissant d'argent, les Nymphes jamais lassées  
Dansent d'un pied léger, en se joignant aux Grâces ;  
C'est Vénus qui les guide : elle conduit le jeu  
Voluptueux et doux de leur taille flexible.  
Les Cyclopes sont prêts pour leur travail pénible,  
Cependant que Vulcain met les forges en feu.  
C'est bien à cette époque heureuse de l'année  
Qu'il sied de parfumer sa tête couronnée,  
C'est maintenant qu'à Faune il convient d'immoler  
L'agnelle ou le chevreau, selon qu'il le préfère,  
Sous les arbres sacrés, quand leur ombre légère  
Vient sur le dieu rieur doucement s'étaler.  
La pâle Mort, au palais comme à la chaumière  
Heurtant avec le pied d'une égale manière,  
Confond le misérable et le roi tout puissant.  
Opulent Sestius ! notre brève existence  
Nous défend d'escompter une grande espérance ;  
À nous donc de saisir le bonheur en passant.  
Bientôt, la froide nuit que le séjour des Mânes  
Recèle en son horreur, pèsera sur nos crânes,  
Car Pluton nous attend dans l'ancre du destin ;  
Quand une fois pour nous ses portes seront closes,  
Nos fronts ne ceindront plus la couronne de roses,  
Tu n'admireras pas avec ton œil éteint,  
La tendre Lycidas dont brûlé la jeunesse,  
Nous ne connaissons plus les heures d'allégresse  
Où nous tirons au sort un roi pour le festin.

*Traductions d'Horace*

poèmes de Charles Gill (1871-1918)  
est paru à Montréal  
aux Éditions du Devoir, en 1919

ISBN : 978-2-89668-326-0  
© Vertiges éditeur, 2010  
- 0327 -